



Le Fonds Marie Gevers et ses prolongements

COMMUNICATION DE PAUL WILLEMS
A LA SEANCE MENSUELLE DU 4 NOVEMBRE 1989

La veille de sa mort survenue dans la nuit des 8 au 9 mars 1975, Marie Gevers m'avait dit joyeusement : « Paul, n'oublie pas que demain c'est samedi, et que tu as promis de me mener en auto à l'Académie. » Elle avait l'air en pleine forme malgré ses 92 ans, et pourtant la mort l'a surprise dans son sommeil cette nuit-là. J'ai trouvé dans le tiroir de sa table de nuit un bout de papier où elle avait griffonné quelques mots au crayon. Un message. Son écriture était déformée par sa demi-cécité, mais restait lisible :

Je ne te quitterai jamais, ô vie,
Je t'aime trop, mais si toi tu t'en vas,
choisis le moment où bien endormie
Morphée me tiendra dans ses bras.

Tout me prouve que ce quatrain est son dernier poème, sa dernière œuvre. Car si courte soit-elle, c'est une œuvre qui appelle réflexion et commentaire.

D'abord pourquoi a-t-elle choisi le vers décasyllabique alors qu'elle n'aimait pas les rythmes pairs en poésie ? Le décasyllabe sonnait, disait-elle, comme un alexandrin boiteux auquel il manque deux pieds. Elle se référait à Verlaine.

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair

mais dans son dernier message elle s'est écartée de cette règle. Autre surprise : l'emploi tout à fait inattendu de l'anacoluthé¹. Après le vers *choisis le moment où bien endormie*, on s'attend à une phrase dont le verbe est mis à la première personne du singulier. Elle aurait pu écrire par exemple

choisis le moment où bien endormie
je repose dans les bras de Morphée.

Mais elle écrit « choisit le moment où bien endormie », (au féminin) *Morphée* (masculin) me tiendra dans ses bras. Il y a donc un brusque retournement de construction avec changement de sujet du verbe. Pourquoi a-t-elle choisi la forme rare qui est l'anacoluthé ? La raison en est peut-être profonde. Remarquons que les deux premiers vers du quatrain commencent par *Je*. La narratrice est donc présente. Elle s'affirme avec force : *Je*. Elle apostrophe la vie. Elle proclame qu'elle ne la quittera jamais parce qu'elle l'aime. Mais soudain elle s'arrête, prise d'un doute. Que deviendra-t-elle si c'est la vie qui la quitte, qui l'abandonne, et la laisse mourir seule ? Elle ne veut pas assister à cette trahison. Elle demande à Morphée ami, de la prendre dans ses bras, de la cacher dans un « *bon sommeil* ». Le *Je* disparaît du poème. Le drame — l'abandon — aura lieu sans elle. Elle n'assistera pas à sa propre mort. Elle brouille les pistes. Elle va jusqu'à cacher le quatrain au fond du tiroir de la table de nuit comme si elle ne voulait pas qu'on le lise.

¹ Je dois à l'amabilité de mon confrère Pierre Ruelle quelques exemples d'anacoluthes. Je ne résiste pas au plaisir de les citer :

... Et *pleurés* du vieillard, *il* grave sur le marbre ce que je viens de raconter.

(La Fontaine, *Le vieillard et les trois jeunes hommes*).

... « Mais *seule* sur la proue invoquant les étoiles

Le *vent* impétueux qui sifflait sur ses voiles
l'enveloppe : étonnée et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots

(A. Chénier, *La jeune Tarentine*).

... C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux

Et *vous* qui lui devez les entrailles de père
Vous ministre de paix dans le temps de colère
couvrant d'un zèle faux notre ressentiment ?
Le sang à votre gré coule trop lentement ?

(Racine, *Athalie*).

Pourtant c'est un testament spirituel. D'autres que Marie Gevers l'auraient déposé bien en vue et sous enveloppe scellée avec la suscription « à ouvrir après ma mort ». Le texte même est mystérieux tout en étant transparent. Il *dit et ne dit pas*. Le mot *mort* n'apparaît pas, ni même le mot *sommeil*. Mort et sommeil sont des substantifs. On ne peut rien y ajouter ni en retrancher. Les substantifs ne bougent pas. Ils n'offrent pas d'espérance. Ce sont des mots atones que Marie Gevers évite. Elle emploie le verbe *endormie* et l'adverbe *bien* qui suggèrent un mouvement vers le réveil. Les verbes sont les seuls mots qui portent en eux le temps, donc l'espoir, puisqu'ils peuvent se conjuguer au futur. Tandis que le substantif est un caillou qui n'a d'autre destin que de rester là où il tombe.

Quand j'ai lu ce poème, j'ai été bouleversé et les circonstances qui ont accompagné sa découverte ajoutaient encore à l'émotion. Je me souviens de mon premier regard sur le texte. Ce qui m'a frappé d'abord, c'est l'écriture. Une écriture égarée comme la marche d'un aveugle. Les lettres se bouscullaient, se disloquaient, et trébuchaient. Pourtant je reconnaissais encore sa belle écriture calme mais toute secouée par l'angoisse de la nuit où elle allait entrer.

*

* *

Hasard étrange, le premier poème de Marie Gevers écrit à l'âge de cinq ou six ans, nous est aussi parvenu

Le petit ruisseau par son doux murmure
m'endort comme par enchantement.

On découvre avec stupéfaction que c'est le même poème que celui que nous venons d'analyser. Quatre-vingt-sept ans les séparent, et pourtant ils sont semblables malgré des différences fondamentales. Pour l'enfant de six ans tout est à vivre et son poème n'a que deux vers. L'avenir est une page blanche. Pour la vieille dame de nonante-deux ans, tout est vécu. Le poème a quatre vers dont les deux derniers organisent le départ. Les mots *petit ruisseau* employés par l'enfant deviennent *Vie* sous le crayon tremblant de la vieille dame. Le *doux murmure* du

ruisseau endort l'enfant comme par *enchantement*. Ce murmure —murmure de la vie — arrache un *oui* déchirant à Marie Gevers qui sent venir la mort : « je t'aime trop » ! Trop, c'est-à-dire trop fort. *Désespérément* fort.

*
* *

Entre ces deux documents, le premier et le dernier en date du Fonds Marie Gevers, il y a un monceau de papiers manuscrits, « tapuscrits », cahiers, articles, brouillons de toutes sortes, coupures de presse et correspondance. Il y a surtout une œuvre : romans, poèmes, contes, récits, communications, textes divers, dont aucun ne laisse indifférent. Plusieurs sont dignes de franchir les obstacles de l'oubli, certains ont encore un vaste public de lecteurs, tels *Madame Orpha*, *Vie et mort d'un étang*, *La Comtesse des digues*, *Plaisir des météores*, *Parabotanique*. D'autres encore méritent d'être cités, tels *Almanach perpétuel des jeux d'enfants*, et les deux romans campinois *La ligne de vie* et *Paix sur les champs*².

Nous conservons à Missembourg plusieurs volumes de Marie Gevers annotés par elle. L'un d'eux surtout *Ceux qui reviennent*, son premier ouvrage en prose, est truffé de photos, faire-part de mort, de mariage ou de naissance, notes, photos, lettres. Les personnages de ce livre ont tous existé. Marie Gevers leur donne des pseudonymes parce que la plupart d'entre eux vivaient encore quand le livre fut publié. L'exemplaire en ma possession porte les vrais noms écrits de la main de ma mère en marge du volume³.

*
* *

² Pour la bibliothèque de Marie Gevers, consulter Cynthia SKENAZI, *Marie Gevers et la nature* (Académie royale de langue et de littérature françaises, Bruxelles, Palais des Académies 1983, thèse de doctorat).

³ On lira utilement à ce sujet *Chronique d'une famille anvrsoise au siècle passé. Les Gevers de la rue Vénus*. On retrouve la plupart des personnages qui apparaissent dans *Ceux qui reviennent*, *Madame Orpha*, etc.

L'œuvre de Marie Gevers est liée si étroitement à Missembourg qu'il y a une véritable osmose entre elle et la vieille maison, le jardin, les arbres, la pluie, les roses, les oiseaux, le brouillard, les bourgeons, la neige, les quatre vents du ciel ainsi que les parfums. J'oubliais : l'étang ! Il est vide. Pourtant il vit toujours dans notre mémoire et nous portons en nous ses reflets. Quoiqu'il n'y ait plus que de larges douves vides et des étendues vaseuses, l'« étang » nous offre, portés par le souvenir, les ciels révolus et l'eau disparue.

L'œuvre de Marie Gevers, poétique avant tout, est née du contact immédiat avec la réalité qui l'entoure. On n'y trouve aucune trace de métaphysique. Pour elle le monde se présente à nous tel qu'il est. Et ce qui, pour d'autres, est une apparence derrière laquelle se dissimule la vérité, s'affirme pour Marie Gevers comme la vérité même. La vérité qui se donne à nous, sans voile, sans regret. Si parfois je l'ai entendue faire allusion à Dieu et à un au-delà, elle en parlait comme d'un voisin vivant dans un jardin semblable à celui de Missembourg. À ses yeux tout est concret. On ne trouve que rarement un mot abstrait dans son œuvre. Et pourtant elle était très intelligente. Son cousin Paul de Reul, titulaire de la chaire de littérature étrangère à l'U.L.B., la considérait comme une des femmes les plus intelligentes qu'il ait rencontrées. Cela prouve, disait-il, que les études universitaires sont inutiles. Marie Gevers n'avait jamais été à l'école et Paul de Reul aimait le paradoxe. L'intelligence de Marie Gevers se doublait d'une incroyable mémoire. C'est la raison pour laquelle ses archives étaient abandonnées au désordre, mais à ses yeux cela n'avait aucune importance. À quoi bon classer les documents puisque sa mémoire enregistrait et classait tout ? Elle retrouvait en quelques minutes, sans consulter de fiches, une lettre datée de dix ans auparavant et rangée au hasard dans un dossier périmé.

Ainsi grandissait lettre à lettre, page de manuscrit à page de manuscrit, livre à livre, le Fonds Marie Gevers.

Chaque matin elle s'asseyait à sa table de travail dans la bibliothèque, et si l'après-midi était consacrée au jardin ou à recevoir des visites d'amis venus de partout dans le monde, dès le soir elle écrivait ou lisait. Innombrables lectures couvrant la littérature de langue française depuis La Fontaine, dont elle connaissait vingt ou trente fables par cœur, jusqu'aux auteurs contemporains qu'elle n'a jamais cessé de lire et de découvrir. Il y a parmi les milliers de livres, un

livre tout à fait particulier, « *Le Mémorial du naturaliste, ouvrage de MM. Morren et André De Vos, Liège, aux bureaux de la Belgique horticole Boverie, n° 1. 1872.* » À la page de garde je lis une note de Marie Gevers : « *ce livre fut annoté par Florent Gevers depuis 1872 jusqu'en 1907. Il m'a guidé pour écrire Plaisir des météores* » (1938). Elle ajoute : « *Je l'ai continué et complété.* » En dessous, de mon écriture : « *Continué par Elza et Paul Willems après la mort de Marie Gevers.* »

Mes chers confrères, j'ai apporté cet ouvrage. Vous voyez, il a été si souvent consulté depuis 118 ans qu'il ne tient plus ensemble. Il est devenu un amas de feuilles éparées, bourrées de notes. Je l'ouvre à la date où j'écris ces lignes, le 22 octobre 1989.

Voici les pages jaunies, usées, piquées, et ne tenant au volume que par habitude. Sur la page de garde, voici imprimées les observations des auteurs du livre : MM. Morren et De Vos nous informent que la Saint-Vallier tombe le 22 octobre et que la moyenne de la température est de 9°54. Ils ajoutent, comme s'il s'agissait d'un événement historique, qu'en 1729, à Dirschau (Prusse) est né Jan Foster, naturaliste et voyageur, et qu'en 1851, à Edimbourg, est mort James Cunningham. Ils ajoutent encore un proverbe :

À la Saint Napier
La charrue sous le poirier,
La Toussaint venue
quitte la charrue.

Florent Gevers, mon grand-père, note, lui, d'une fine et élégante écriture au crayon, qu'en 1888 le froid est précoce et que brumaire est le mois du brouillard. Il note aussi que la citrinelle passe et que la lavandière (autre oiseau) s'en va, et il observe l'effeuillage du pavio. Tournons la page. Nous voici au 1^{er} novembre. Mon grand-père, nous apprend que *la couleur attribuée au mois de novembre dans l'antiquité est la feuille morte. Effeuillage du bouleau, du catalpa, et du seringat. L'oiseau sauvage repasse.*

De l'écriture de Marie Gevers : *le 12 novembre 1945 je cueille encore des capucines.*

De mon écriture 1985 : *Cette nuit il a neigé. Le jardin est à son moment le plus splendide.* Et puis, une inscription surprenante de mon grand-père : *le 13 novembre 1890 : Tentative d'assassinat sur M. Georgevitch, ministre de Serbie à Paris par l'anarchiste Leauthier...*

Florent Gevers, en effet, notait systématiquement les attentats anarchistes. Ainsi, curieusement, les explosions de bombes voisinent avec des notations innocentes comme : *la linotte et le pinson passent*, ou bien, ce sont *les migrations des grues, du pinson d'Ardenne et de la mésange charbonnière* qui sont signalées en même temps que *les tempêtes de neige, les naissances d'enfants, ou le temps exceptionnellement doux*, et, annoncée par Marie Gevers, *mort de l'étang* en automne 1935.

Le *Mémorial du naturaliste* répond à son titre : c'est un ouvrage de la mémoire. Une sorte de registre d'État civil ému, ou plutôt un « constat poétique » de 120 ans de vie de trois générations dans une vieille maison.

Chaque mot qu'on y lit évoque à la fois le *temps qui passe* et le *temps qu'il fait*. Les notes naïves parlent de fleurs, d'oiseaux, d'effeuillaisons, de tempêtes ou d'éclipses, et, on ne sait pourquoi, de *guêpes*. Tout cela forme un ensemble étonnant. Les échos s'y croisent et se répondent à une distance de cent ans. Ainsi la rose qui fleurit par un hiver particulièrement doux en 1889 est peut-être la même que celle qui fleurit par un hiver tout aussi doux en 1990. Les événements évoqués dans le *Mémorial du naturaliste*, quoiqu'insignifiants, sont porteurs de charges affectives qui donnent un sens à la vie.

*

* *

Et si le Fonds Marie Gevers *c'était plus*, beaucoup plus qu'un mètre cube de papier ? Si le vrai Fonds était le jardin, les arbres, l'herbe, les feuilles des peupliers du Canada qui tremblent et chantent dans le vent, le souvenir de l'étang et le vent d'ouest bondissant ? Si le Fonds c'était tout cela qu'un hasard — rare, je crois — a conservé depuis bientôt 125 ans ? Si le *Mémorial du naturaliste* était aussi le *Conservateur des impressions passagères* ?

Missembourg ne se perçoit pas *in globo*. Chaque arbre, chaque herbe, chaque étoile vue de la fenêtre de la bibliothèque a son histoire. Plus que son histoire !

Elle a un nom. Ainsi les arbres chez nous ont un état-civil, tel le hêtre superbe, dont le tronc s'élève comme une colonne dorique, que ma mère avait baptisé *Apollon*, ou l'immense peuplier du Canada nommé *Joie de l'ouest*, dont les branches dansaient en riant dans le vent, ou encore un chêne appelé *Quercus* qui veillait aux fenêtres de la chambre à coucher de ma mère et qui, à chaque nuit claire, allumait une étoile au bout de chacun de ses rameaux. La moindre fleur jouit chez nous de ses droits de citoyenneté. Telle perce-neige ne se confond pas avec n'importe quelle autre perce-neige. Nous parlons d'elle en spécifiant qu'elle est domiciliée avec une dizaine de ses sœurs au pied du Tilleul-du-petit-bois-près-dupont-dupotager. La voilà donc bien située.

Ce qui est nommé ou situé appartient à la mémoire et dès lors existe, vit.

*
* *

Missembourg est un paradis que nous avons cru préservé à jamais. Pourtant il y a eu des menaces. La première a eu lieu en 1914. Quand l'armée allemande eut percé le front de Liège, la place forte d'Anvers se prépara à résister. Le génie militaire eut instruction de raser les maisons et les bois situés dans le champ de tir des forts. Missembourg et ses bois devaient être abattus, et les habitants évacués. Mes parents, mon frère et moi fûmes dirigés vers la Hollande. Missembourg fut épargné à la dernière minute. La veille du jour où la maison devait sauter et les vieux arbres être abattus, l'état-major belge changea de tactique. On décida de ne pas défendre Anvers et l'armée belge se retira en secret la nuit.

En attendant les ordres, une compagnie du génie s'était installée dans la cave à vin de Missembourg. Choix excellent. La cave était pourvue des meilleurs crus. Les soldats se firent un devoir de boire les Nuits-Saint-Georges, les Moulins-à-vent, et autres bouteilles divines. Ils ne purent pas tout boire, mais comme ils ne voulaient pas que les Allemands boivent ce qui restait, ils se mirent à casser les bouteilles. Comme la maison est construite au bord des douves, le vin s'écoula dans l'eau par un soupirail. Les vieilles carpes, alléchées, vinrent boire à leur tour et quoiqu'il y eût de l'eau dans le vin, elles crevèrent, le ventre en l'air. Deux ans

après, quand nous sommes revenus d'exil nous avons retrouvé la maison inacte, le jardin heureux et la cave vide.

Seconde alerte en 1935. Un jour, l'eau de l'étang commença à baisser. Non loin de chez nous on creusait une tranchée profonde pour y faire passer le train électrique Anvers-Bruxelles. Une puissante pompe asséchait le sous-sol. La nappe phréatique baissa de deux mètres. L'étang s'en alla. Il ne revient que pour de brèves visites, par les années pluvieuses. « Eh oui ! notait mélancoliquement Marie Gevers dans *Vie et mort d'un étang*, nous pensions la pérennité de l'étang assurée. Un arbre meurt, une maison peut être démolie, incendiée... Un étang ne saurait disparaître... » C'était une catastrophe. L'eau résista assez longtemps à l'endroit le plus profond. Il restait une flaque où il y avait plus de poissons que d'eau. En octobre il y eut une violente pluie glacée venue du nord. En vingt-quatre heures tous les poissons crevèrent. Par milliers. Les plus vieilles carpes — celles qui s'étaient remises de la grande soûlerie de 1914 — moururent les premières, suivies des goujons, perches, brochets, tanches. Les anguilles, plus coriaces, résistèrent jusqu'en hiver et furent alors toutes gelées. Cette tragédie se joua dans une pièce d'eau à peine plus grande qu'une nappe pour une table de douze personnes. Jamais le martin-pêcheur n'est revenu, et si, à présent, le héron daigne se poser au bord de l'eau apparue après les longs mois d'hiver, il doit bien se contenter d'un limaçon.

D'autres menaces sournoises se préparaient, mais nous ne nous en rendions pas compte. Vers la fin de la guerre 1945, alors que la Belgique était déjà libérée, les Allemands lancèrent sur Anvers leurs missiles, les V1 et les V2. Ces « bombes volantes », comme on les appelait, étaient encore imprécises. Au lieu d'aller au but — le port d'Anvers — elles tombaient parfois aux environs de Missembourg. Je me souviens d'un soir de mars 1945. Tout était calme cette nuit-là. Ma femme et moi nous nous sommes endormis. Vers minuit nous avons été réveillés en sursaut par une énorme explosion. Les toits de Missembourg soulevés par le souffle sont retombés avec un « han » douloureux. La vieille maison a poussé alors une sorte de gémissement.

Il a fallu longtemps pour que le bruit de notre sang cesse de battre en nous. Et puis lentement, lentement, notre corps s'est calmé. J'ai entendu autour de nous le profond, l'immense, le secret silence de la nuit. Le lendemain nous avons vu la maison tout autrement que d'habitude. Nous l'avons vue pendant quelques

instants telle qu'elle était et non telle que nous désirions qu'elle soit : vitres remplacées par des cartons à moitié déchirés, fenêtres, volets, porte d'entrée déchaussés. La grande écurie et les remises avaient été défoncées par le souffle de l'explosion. Nous aimions tellement la vieille maison, que, très vite, nous ne l'avons plus vue telle qu'elle était, laide, maigre, borgne, écaillée et vêtue de haillons, mais sous les traits d'une lady. Pour nous elle était habillée d'une robe usée, très chic, et coiffée d'un chapeau en carton suprêmement élégant.

Non ! Nous n'avons pas été épargnés par la guerre. Mon frère avait été tué dans un bombardement, mon père était mort. Mais ma mère, seule dans sa chambre, tentait de vivre.

La maison se releva de ses ruines. Tous les arbres étaient saufs. Ma mère reprit courage. Ma femme donna à nouveau au jardin son aspect de paradis sauvage. Et petit à petit, nous avons eu l'impression de vivre dans le même Missembourg que celui de 1868. Seul l'étang infidèle ne revint pas.

*
* *

Dès 1958 surgit une nouvelle menace. Mon cousin, le notaire Émile Gevers, en passant par les bureaux de la maison communale d'Edegem, avait feuilleté les plans d'aménagement de la région et était tombé par hasard sur le tracé de l'autoroute Bruxelles-Anvers (actuellement l'E19). Le plan prévoyait l'autoroute traversant Missembourg de part en part. Après de nombreuses démarches, mon cousin réussit à faire modifier le tracé.

D'autres alertes se sont succédées d'année en année. Nous avons parfois l'impression de vivre sur une île investie par des forces aveugles dont certaines se manifestent soudain de façon tout à fait inattendue. Déjà la campagne environnante était perdue. Où sont les bois, les champs, les prairies, les jardins charmants, le ruisseau avec eaux vertes où pullulaient les anguilles minuscules ? Une banlieue chaotique nous entoure à présent. La commune d'Edegem où vivaient en 1910 environ 1.200 habitants en compte 25.000 aujourd'hui. Le village est devenu une petite ville. Mais les haies, les buissons et les arbres de Missembourg forment une digue de branches et de feuilles qui nous protège un

peu du réseau puant et serré des routes. Malgré sa proximité ce voisinage-là n'est pas *trop* ennuyeux. Nous avons même l'impression de vivre dans un bois immense entouré d'une immense campagne quoique le jardin ne compte que quelques hectares. Il n'en est pas de même du côté du ciel. Là, c'est un désastre. Des avions innombrables raient de traînées blanchâtres les pures et belles pages bleues du zénith. Immondes gribouillis. Le ciel dès le matin est bon à être jeté à la poubelle. En outre, on dirait que les avions ont reçu mission de faire du bruit. Depuis plus de quinze ans on nous offre une cacophonie, une bamboula pétaradante, un concerto dont les avions sont les solistes et dont les milliers d'autos de l'E19 forment l'orchestre.

Pour en revenir aux « parfums », nous en souffrons quand le vent vient du nord et nous apporte l'odeur du port pétrolier d'Anvers. C'est un savant mélange de mazout assaisonné d'exhalaisons venues de la grotte aux dragons. Il y a enfin une sorte de neige noire semée par les moteurs et les cheminées d'usine. Elle se mélange la nuit à la rosée et macule les feuilles, les fleurs, l'herbe. Tout.

La nuit, elle aussi, est malade. La lune est pâle. On l'a ramassée toute sale, toute ternie, dans un terrain vague, et on l'a pendue au hasard dans le ciel. Plus grave encore est la rareté des étoiles et des planètes, espèces en voie de disparition. Les plus grandes, telles Vénus et Jupiter, ont résisté. Mais on les dit tuberculeuses. Elles ne supportent pas notre climat pollué ni les lumières vénéneuses des autoroutes.

De temps en temps il y a des attaques plus violentes encore. Le chêne Quercus, âgé de 100 ans et dans la force de l'âge, a succombé à la pollution. Nos huit grands ormes attaqués par des coléoptères pervers se sont étranglés dans leur propre sève et sont morts.

Les rossignols ne reviennent plus, ni les hirondelles, les grives chanteuses se font très rares. En automne et au printemps on ne voit plus les grands vols nostalgiques des oiseaux migrateurs. Mais nous continuons à adorer notre maison et son jardin.

Des questions un peu angoissantes se posent. Pourra-t-on continuer longtemps à ramer contre le courant de notre époque ? Tout change. Enfant, j'ai connu la vie rurale, telle que la célébrait Jean-Jacques Rousseau. J'ai encore lu sous la lampe. La vraie lampe. Celle dont la petite flamme claire était l'âme de la

bibliothèque. Missembourg alors n'était pas une exception. Dans toute l'Europe, il y avait des centaines, des milliers de maisons isolées dans la campagne. On y vivait au grand air pendant la journée, et le soir, comme à Missembourg, on se réunissait dans la bibliothèque. Les livres ! seuls liens de ces lieux isolés avec le monde de la pensée et de la littérature. Le français était la langue de civilisation de Moscou à Paris et de Vienne à Bruxelles. J'ai vu de ces bibliothèques en Autriche où Jean-Jacques Rousseau voisine avec Goethe. Là avait lieu le dialogue silencieux du lecteur et de son livre. Le seul bruit qu'on entendait était le chant du vent dans la cheminée et parfois le froissement léger de la page que l'on tourne.

À présent l'actualité fait irruption avec fracas et violence dans le living. Aggressions de toutes parts : horreurs des massacres vrais et faux en Roumanie, répressions sur la place Tienan-men de Pékin, mort de femmes et d'enfants immobiles, d'une maigreur effrayante, enfants aux gros ventres et aux membres de squelettes, manifestations hystériques et hurlantes à la mort de Khomeini. Que d'événements ! Quel fracas !

Mais où est la lampe ? la page tournée d'un doigt léger ? et le chant du vent dans la cheminée ? Il n'en restera bientôt qu'un vague souvenir.

Au soir de ma vie, je ne puis m'empêcher d'essayer de retarder « la fin de mes merveilles ». Les merveilles c'est bien entendu Missembourg et le jardin. Qu'avons-nous fait pour les préserver ? Nous avons demandé et obtenu le classement de la maison, et des arbres, nous avons sauvé la vie de nombreuses plantes et fleurs sauvages. Mais vivre ici devient difficile. Les charges de l'entretien sont très lourdes. Si ma femme ne s'était pas consacrée entièrement à cette tâche, il y aurait longtemps que nous aurions dû quitter Missembourg. Qui acceptera après nous de vivre ainsi ? Et qui dit qu'il se trouvera quelqu'un dans deux générations pour reprendre cette tâche ? *Toute* la vie contemporaine tend à éloigner, à éliminer le style de vie qui existe à Missembourg depuis 1868, et qui existait dans tant d'autres maisons déjà disparues. C'était un essai de civilisation du livre, du jardin et de la poésie.

Jamais, je crois, on n'arrive à sauver une civilisation qui s'en va. Pourtant chaque civilisation est infiniment précieuse, unique. Celle que l'on perd en larmes est remplacée par une autre que les générations nouvelles accueillent avec amour, mais il est impossible d'arrêter le cours des choses pour *revenir* à ce qui a déjà été

vécu. Les *Restaurations* remettent les morts sur le trône et bientôt le pays sent le cadavre. Il faut donc que je me résigne à admettre que dans un délai imprévisible mais certain — dans trente, cinquante ou cent ans au plus —, le Fonds Marie Gevers se résume à un mètre cube de papier parmi lesquels certaines oeuvres chanteront peut-être encore.

Copyright © 1989 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Paul Willems, *Le Fonds Marie Gevers et ses prolongements* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1989. Disponible sur : < www.arlfb.be >